

L'HUMILIATION NATIONALE

JEUNE DE SEPTEMBRE 1809 *



Sermon sur I Pierre V, 6.

Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous relève quand il en sera temps.

Mes frères, lorsque les enfants d'Israël gémissaient sous le joug des nations idolâtres ou sous quelqu'un de ces fléaux que l'Éternel faisait servir à les rappeler à lui, quels discours leur faisaient ouïr les prophètes? Quelles consolations leur adressaient-ils? Quelles ressources leur indiquaient-ils pour sortir de la détresse où ils étaient plongés? *Écoutez la verge et celui qui la dirige. Retournez à Dieu de tout votre cœur, et il aura pitié de vous*¹. Que disaient les apôtres aux premiers chrétiens dispersés, fugitifs, à ces hommes bien moins dignes de châtiment sans doute que l'ancien peuple, mais qui avaient encore besoin d'être purifiés par le feu de l'épreuve? Ils tenaient le même langage, ils offraient les mêmes secours, indiquaient le même remède : *Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous relève quand il en sera temps.*

* Ce sermon précéda de peu de semaines l'engagement de la paroisse, qui donna lieu au sermon sur l'Église renouvelant ses promesses. Voyez *Premiers discours familiers*, 3^e édition, page 474, et les premières pages de la *Fête de Satigny*, Genève, 1844.

¹ Mich. VI, 9; 1 Rois, VII, 48; Es. LV, 7.

Voilà le langage que nous vous tiendrons, mes chers frères, en ces jours de tristesse et de deuil, en ces années de carnage et de désolation. Notre cœur oppressé par le spectacle des malheurs publics et particuliers s'agite au-dedans de nous, et voudrait vous offrir quelque soulagement, car nous pouvons vous dire comme saint Paul : *Vous n'êtes point à l'étroit dans nos entrailles*¹. Mais nous ne voyons qu'un remède à nos peines, qu'un moyen d'en sortir. Humiliez-vous, disons-nous, comme l'apôtre, *humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous relève quand il en sera temps*. Tel est le but de cette fête. Chez tous les peuples adorateurs du vrai Dieu, les jeûnes furent destinés à désarmer le courroux céleste ; si dans un temps plus heureux nous en oubliâmes la destination, l'adversité doit nous y rappeler, et réveiller en nous les dispositions convenables à cette journée. Je vais donc vous exposer ce que Dieu demande, et vous montrer combien vous êtes intéressés à entrer dans ses vues. Vous sommer de sa part, vous rappeler à lui, voilà notre tâche. Ouvrir vos cœurs à sa parole, revêtir les sentiments de docilité, de recueillement, de componction qu'exige une telle circonstance, voilà la vôtre. Mais, mon Dieu, nous ne pouvons rien sans toi. Oui, grand Dieu, qui m'ordonnes de faire entendre la vérité sévère à ceux sur les douleurs desquels je voudrais répandre le baume le plus doux de la tendresse, toi qui m'envoies auprès de ce peuple comme tu envoyais jadis tes prophètes auprès d'Israël dans la disgrâce, pour l'amour de Christ ne m'abandonne point à ma propre faiblesse. Mets toi-même dans ma bouche les paroles que je dois dire et adresse-les au cœur de ceux qui vont les écouter. Amen !

¹ 2 Cor. vi, 12.

S'humilier sous la main de Dieu, c'est d'abord reconnaître que c'est lui qui dirige l'univers. C'est avouer ensuite que nous avons mérité ses châtimens. C'est enfin détester, abandonner ces péchés qui les ont fait tomber sur nous. Sentiments de foi ou de piété, d'humilité, de repentir, voilà les sentimens qui doivent nous animer, les sentimens qui peuvent rendre notre jeûne agréable au Seigneur et le fléchir envers nous.

1° *Sentiment de foi, de piété.* Dieu, est l'arbitre de nos destinées. Les causes secondes ne sont que le voile dont il s'enveloppe, l'instrument qu'il emploie pour récompenser ou punir. Le fil de tous les événemens est dans sa main : les passions furieuses des hommes ne peuvent aller au delà des bornes qu'il leur assigne ; il les contient ou les déchaîne à son gré comme les flots de la mer, et de leurs excès les plus coupables il sait tirer l'accomplissement de ses desseins, *la colère de l'homme tourne à sa louange*¹. En un mot, c'est lui qui fait tout, ou permet tout. Rien n'arrive ici-bas sans sa volonté ou son consentement. Voilà une vérité sur laquelle repose toute la religion et qui toute seule devrait suffire pour nous attacher au roi de l'univers. En nous annonçant un Dieu créateur, la raison déjà nous la fait pressentir ; nos livres saints la proclament. Nous y trouvons à chaque page les déclarations les plus positives, les plus énergiques : *Je suis l'Éternel ; il n'y en a point d'autre. C'est moi qui envoie la lumière ou les ténèbres, la paix ou la guerre, la prospérité ou l'adversité. C'est moi qui fais toutes ces choses. C'est le Seigneur qui fait la plaie et qui la guérit. L'élévation ne vient ni de l'Orient ni de l'Occident, mais de Dieu qui est le Maître souverain. Il abaisse l'un et il élève l'autre. L'homme examine les mesures*

¹ Ps. LXXVI, 11.

qu'il doit prendre pour réussir, mais c'est Dieu qui donne le succès. Si l'Éternel ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain; si l'Éternel ne garde la ville, ceux qui la gardent veillent en vain¹.

Mais quoi! cette grande vérité serait-elle méconnue par l'habitant des campagnes, qui vit plus particulièrement sous les regards du Très-Haut, reçoit tout de sa main sans intermédiaire, et dans ses craintes ou ses espérances lève tous les jours les yeux vers le ciel? Peut-il ignorer le Dieu qui lui envoie les pluies bienfaisantes et les saisons fertiles? Peut-il ignorer celui de qui il dépend d'une façon si intime et si pressante? Sans doute, mes frères, aucun de vous n'oserait nier ce Dieu souverain; mais forcés d'avouer son empire sur la nature, nous nous oublions trop souvent celui qu'il exerce dans le monde, par sa Providence. Il semble, à nous entendre, que tout arrive au hasard; nous ne voyons que les hommes, nous nous en prenons à eux, nous nous aigrissons, nous emportons contre eux. Est-ce donc là l'exemple que nous ont laissé les saints? *Ce n'est point vous qui l'avez fait*, disait Joseph à ses frères, *c'est le Seigneur qui m'a envoyé devant vous en Égypte. Laissez-le me maudire*, disait David bassement insulté par un sujet rebelle, *car c'est l'Éternel qui l'envoie²*. Ainsi la noble tranquillité, la douceur magnanime qu'ils conservèrent dans des occasions si propres à faire naître un amer ressentiment, tenait à cette grande pensée d'un Dieu qui dirige tout. Et nous, mes frères, dès que nous avons quelque chose à souffrir, dès qu'un événement nous afflige ou nous blesse, nous écartons l'idée auguste et consolante de la Providence

¹ Es. XLV, 6, 7, 8; Job, v, 18; Ps. LXXV, 7, 8; Ps. CXXVII, 1. — ² Gen. XLV, 7, 8.; 2 Sam. XVI, 11.

qui devrait garder notre cœur et maîtriser ses émotions, ou si nous pensons encore à toi, Seigneur, je frémis de le dire, c'est pour t'outrager, c'est pour blasphémer ton nom, pour te prendre à partie. On ose penser que tes voies ne sont pas bien réglées ; on ose te dire : *Pourquoi as-tu fait cela? Pourquoi l'as-tu permis?* O aveuglement, ô insolence de la créature qui se méconnaît elle-même, et méconnaît son Créateur!

Il est un autre genre d'impiété ; il est une incrédulité pratique qui consiste à oublier Dieu dans nos actions, à nous conduire comme si nous étions seuls les artisans de notre fortune, à n'employer que les moyens humains, à ne compter que sur les moyens humains, à vivre enfin comme s'il importait peu d'irriter le Tout-Puissant, ou d'attirer sur nous sa protection. Cette incrédulité du cœur produite par le prestige des objets sensibles et l'amour excessif des biens du monde, n'est pas moins criminelle que la première. Hélas ! qu'il est peu d'hommes dont l'âme en soit exempte ! C'est une maladie régnante dont la contagion s'étend chaque jour. Il serait trop facile d'en apporter des preuves : toute notre conduite, tout le détail de nos mœurs en offrirait la démonstration. Voyez même dans les occasions les plus légères, voyez lequel l'emporte quand la loi du Seigneur se trouve en opposition avec les conseils du plaisir ou de l'intérêt. S'agit-il de quelque sacrifice pour venir dans ce temple, pour sanctifier le dimanche, pour instruire nos enfants, pour nous rapprocher d'un ennemi, pour remplir un devoir de charité ? *Au lieu de chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice*¹, c'est toujours le culte, le sabbat,

¹ Matt. vi, 33.

l'instruction, la paix, le devoir, c'est toujours Dieu qu'on sacrifie, et si l'on fait pour lui quelque chose, c'est quand il ne reste plus rien à faire pour le monde. Le soin de lui plaire est de tous les soins celui qu'on craint le moins de négliger. Le danger de l'irriter est le seul danger dont on ne soit pas effrayé. L'intérêt, le suprême intérêt de nous assurer sa protection est le seul intérêt qui ne frappe personne. O vous qui osez vous croire indépendants du souverain, de celui qui dans les cieus et sur la terre fait tout ce qui lui plaît, sortez, sortez enfin de votre aveuglement. Reconnaissez du moins son empire en ces jours de calamité. Sentez du moins son bras maintenant qu'il s'appesantit sur vous : *humiliez-vous* sous cette autorité que vous avez bravée. Mais ce ne serait pas assez de voir Dieu et de l'adorer, il faut encore jeter les yeux sur nous-mêmes, il faut confesser que nous avons mérité d'être punis.

2^o Les fléaux du ciel ne sont pas seulement destinés à nous rappeler le pouvoir suprême du Grand-Dispensateur ; ce sont des châtimens qu'il nous envoie. Il est irrité ; nous sommes coupables. Le malheur doit produire en nous un *sentiment d'humilité*. Serait-il quelqu'un parmi nous dont le cœur refusât de s'ouvrir à ce sentiment, dont l'âme ulcérée fût disposée à murmurer plutôt qu'à demander grâce ? Insensé ! lui dirais-je, quel nouvel attentat ! Quel en sera le fruit ! Mais je parlerais inutilement pour des hommes à qui le Très-Haut lui-même parle en vain. S'il en est de tels au milieu de nous, qu'ils s'éloignent de ces parvis ; qu'ils nous laissent avec notre Dieu ; nous sommes assemblés pour le fléchir, qu'ils ne viennent pas rallumer son courroux, et nous ravir le fruit de nos prières. Pour nous, mes chers frères, *humilions-*

nous ; reconnaissons les fautes qui ont appelé nos malheurs. Je sais que l'adversité ne doit pas toujours être envisagée comme un jugement du ciel ; je sais qu'il est des justes à qui elle est envoyée pour les purifier, comme un gage de l'amour de leur Dieu. Ce sont eux cependant qui sont les premiers à s'accuser, à trouver qu'ils ont mérité de souffrir, à chercher en eux ce qui a pu déplaire au Seigneur ; je sais encore qu'il serait téméraire et cruel de juger les infortunés, et loin de moi la pensée d'ajouter à leur peine celle de les en croire les auteurs ; mais je sais aussi qu'il est toujours salutaire à l'homme de s'examiner au flambeau du malheur. Je parle d'ailleurs ici des calamités publiques, et les calamités publiques furent toujours envisagées comme des châtimens. L'histoire entière d'Israël est l'histoire de cette vérité. Je sais enfin qu'il est des circonstances où le rapport des fautes avec le malheur qui les a suivies ne laisse pas lieu au doute pour l'homme raisonnable et religieux. Or, ne sommes-nous pas précisément dans ces circonstances ? Hélas ! mes chers frères, ne sommes-nous pas punis précisément par où nous avons péché ? Ce qu'on a pu nous reprocher surtout, n'est-ce pas une trop haute opinion de nous-mêmes, de nos forces, de notre prudence, de nos vertus, une présomption qui nous fait craindre la répréhension et dédaigner les avis salutaires ? N'est-ce pas le désir de paraître, de nous élever, de nous agrandir ? N'est-ce pas encore cet esprit d'intérêt, que saint Paul appelle *la racine de tous les maux*¹, qui mène à l'injustice, à la dureté, aux profanations, à l'oubli du Seigneur, de son culte, de sa loi ? N'est-ce pas là le chemin des humiliations, des revers ? *L'orgueil, dit l'Écriture, précède la ruine*². Si cette

¹ 1 Tim. vi, 10. — ² Prov. xvi, 18.

réflexion ne suffit pas, repassez dans votre mémoire ces temps qui ne sont plus, ces jours fortunés et paisibles qui ont précédé les maux sous lesquels nous gémissons. Nous étions loin, sans doute, d'être exempts de reproche, mais cependant nous n'avions point passé toutes les bornes ; mais le jour du Seigneur nous était cher et sacré ; mais jusqu'à un certain degré nous étions demeurés fidèles, du moins en nous comparant avec d'autres. O Dieu ! j'ai fait cette comparaison, j'ai nourri cette pensée avec trop de complaisance au fond de mon cœur ! Alors, mes chers paroissiens, vous étiez ma gloire et ma couronne. Alors aussi Dieu semblait vouloir nous conduire par des *cordages d'amour*¹. Les années fertiles se succédaient ; le cultivateur voyait d'abondantes récoltes entrer dans ses greniers, et s'enrichissait du fruit de ses labeurs. Alors au milieu d'une mer en tourmente, nous jouissions du calme comme dans une île heureuse. L'ange du Seigneur qui marqua jadis les portes des enfants de Jacob, pour que la destruction n'y entrât point, l'ange du Seigneur, avait tracé une ligne autour de nos campagnes ; les fléaux qui parcouraient la terre n'osaient en approcher : nous les voyions porter autour de nous la désolation sans en ressentir l'atteinte. Nos fils s'élevaient paisiblement sous nos yeux ; ils croissaient pour devenir les compagnons de nos travaux. Nous entendions raconter de tragiques histoires ; nous entendions parler d'orages, de combats ; nous étions émus sur les malheurs d'autrui sans craindre pour nous-mêmes. Mais par degrés l'esprit de piété s'est affaibli ; on a cherché le bonheur dans les jouissances de la vanité, de l'ambition ; on est entré dans les routes obliques et périlleuses de la fortune ; on

¹ Osée, XL, 4.

s'est dégoûté des plaisirs simples et des honorables travaux du cultivateur, qui ne plaisent qu'aux cœurs innocents et modérés dans leurs désirs ; on s'est dégoûté de ton service, ô mon Dieu, de ton culte et de tes lois ; le respect du sabbat s'est évanoui. En vain j'ai élevé ma voix ; les profanations se sont multipliées, elles ont suivi leur cours comme un torrent que rien n'arrête. Le moment des récoltes, ce moment des bienfaits et de la reconnaissance, est devenu, pour le grand nombre, le moment d'oublier Dieu, de l'offenser avec plus d'audace, et chaque année on a trouvé de nouveaux prétextes pour oser ce qui n'avait pas encore été osé, ce qui n'avait jamais paru nécessaire, car l'esprit fournit toujours des raisons quand le cœur incline à mal faire. En perdant l'esprit de piété nous avons tout perdu. Les désordres de tout genre sont devenus communs parmi nous. On a vu s'affaiblir de jour en jour cet honneur délicat et sévère qui faisait regarder comme une tache, une atteinte portée à la chasteté. La sainteté du mariage a été profanée ou compromise. Alors aussi Dieu s'est préparé à nous punir. Alors, après des avertissements nombreux et des détails de miséricorde dont nous n'avons pas su profiter, sa compassion s'est lassée ; il nous a retiré cette protection qui faisait notre rempart, et aux infortunes générales qui nous sont devenues communes avec les autres nations, il a joint des maux particuliers qui nous dévorent comme un ulcère rongeur, et changent en détresse notre ancienne prospérité. O vous tous qui avez offensé le Tout-Puissant ! rentrez enfin en vous-mêmes ; écartez, écartez ces voiles d'illusions et de vains prétextes qui couvrent vos yeux. Voyez quelles calamités vous avez attirées sur votre tête et sur celle de vos frères innocents ! Mais que parlé-je d'in-

nocents? Non, non, point de distinction entre des hommes pécheurs. *Humilions-nous tous*; nous sommes tous coupables. Que le pasteur s'humilie dans le sentiment de ses propres péchés, qu'il s'humilie pour ne pas s'être élevé contre les profanateurs avec assez de persévérance et d'énergie, pour avoir laissé peut-être la chair et le sang affaiblir sa voix, l'affection, la tendresse amollir ses remontrances, pour s'être découragé, rebuté trop tôt du peu de succès de ses efforts. Que les anciens du troupeau s'humilient pour n'avoir pas veillé peut-être avec assez de soin, donné l'exemple avec assez de zèle, réprimé les scandales avec assez de force. Que les plus fidèles s'humilient pour n'avoir pas été assez ardents, assez fermes, assez attentifs à ne pas s'écarter du sentier de la droiture. *Humilions-nous tous*. Prosternés par la pensée au pied du tribunal de la justice éternelle, présentons pour nous-mêmes cette belle confession que le prophète Daniel fit au nom des Hébreux captifs à Babylone : *A toi, Seigneur, est la justice ; à nous, la confusion de face*¹. Ce serait même trop peu d'avouer que l'Éternel est juste dans ses châtiements ; il faut reconnaître que nous avons mérité plus de rigueur, puisqu'il nous ménage encore, puisqu'il est des maux qui nous sont épargnés. Eh! qu'ont-ils fait de plus que nous ces peuples infortunés qui ont vu leurs villes et leurs hameaux détruits par le feu ou mis au pillage, qui ont été chassés, dépouillés, tour à tour pris ou repris par les partis opposés? En quoi sont-ils plus coupables? Ah! nous ne nous élèverons point au-dessus d'eux avec une folle confiance; nous reconnaitrons, ô mon Dieu! que tu ne nous traites point selon nos fautes, et, percés des traits de ta justice, nous adorerons ta clémence, nous implore-

¹ Dan. ix, 7.

rons ta miséricorde au nom et pour l'amour de Jésus Sauveur et Intercesseur, par qui seul nous pouvons *avoir accès auprès du Père*¹ et obtenir notre pardon.

3° Mais ce n'est encore là qu'un premier pas pour revenir à Dieu. Le changement du cœur, le changement de l'homme tout entier, voilà ce qu'il demande, voilà la véritable manière de nous humilier sous sa main.

Les afflictions sont un remède qu'il emploie pour guérir les âmes, une voix qu'il fait retentir pour les rappeler à la justice. Tout grossier qu'était l'ancien Israël, il entendit toujours cette voix ; il criait à l'Éternel, il ôta les faux dieux du milieu de lui. Et nous, chrétiens, l'avons-nous entendue ? Hélas ! les châtimens du ciel nous ont trouvés plus insensibles, plus endurcis que les enfants de Jacob. Ils ont humilié notre orgueil sans le détruire, sans nous faire avouer nos fautes et rentrer dans les voies du Seigneur. Ils ne nous ont pas même arraché quelques signes extérieurs de piété, quelques apparences d'amendement. Le culte divin n'a pas été moins négligé, moins profané depuis nos malheurs. L'exemple des principaux d'entre nous, l'exemple des étrangers qui viennent se réunir à nos assemblées, n'a pu faire rougir la foule qui les abandonne. Au lieu de tourner nos regards vers celui qui console, il semble que l'infortune nous en éloigne davantage ; et ne voit-on pas des hommes qui, loin d'appliquer à leurs maux ce baume de la piété qui pourrait les soulager, se plongent dans les excès de l'intempérance, et achèvent de se perdre pour s'étourdir ? N'est-il point de maison où les soucis et les peines de la vie étouffent toutes les pensées du salut, où les enfants n'entendent plus parler du Dieu qui les a faits, du Sauveur

¹ Eph. 11, 18.

qui les a rachetés, aussi négligés pour l'âme et l'instruction que s'ils étaient nés dans ces contrées sauvages où le nom du Seigneur est ignoré? C'est que l'adversité devient un poison quand on refuse de la mettre à profit; semblable à ces remèdes énergiques qui tuent ou guérissent, elle perd les peuples qu'elle ne peut sauver. Mais quoi! nous séparer de Dieu plus que jamais, ce serait pour nous le fruit de l'épreuve, ce serait là tout l'effet de la calamité! Ah! n'achevons pas de combler la mesure. Revenons à notre Dieu, ranimons dans notre âme ce sentiment si naturel et si doux, cet heureux sentiment de la piété qui fait trouver des délices à s'approcher de Lui, à bénir ses miséricordes, à mettre notre bonheur en Lui. Que tant de tristes changements opérés sous nos yeux, et dont nous sommes témoins ou victimes, nous fassent sentir enfin l'instabilité des choses de la terre, qu'ils élèvent notre cœur vers le seul être qui ne change point, le seul bien qui ne peut nous être enlevé. Attachons-nous à lui plaire, ayons à cœur d'attirer sur nous sa bénédiction. Faisons cesser les profanations et les scandales. Qu'on n'entende plus citer parmi nous ces exemples d'injustice, de mauvaise foi, d'impureté, qui déshonorent l'habitant des campagnes, qui sont en abomination à l'Éternel et dont il disait : *Laisserai-je impunies de telles choses?* A ces premiers traits de la réforme qui doit se faire en nous, ajoutons-en deux plus particuliers que demandent les circonstances : la simplicité des mœurs et la charité. Rappelons, rappelons cette aimable simplicité, compagne de l'innocence et de la droiture, qui plaît au Seigneur, et sans laquelle l'habitant des campagnes ne saurait subsister. Il n'est point pour nous d'autre ressource. Aimez votre état, mes chers frères,

renfermez-vous dans votre état. Prenez en horreur tout ce qui pourrait vous en éloigner. C'est dans vos champs qu'est votre richesse. C'est là seulement qu'il faut chercher la fortune et que vous pouvez la rencontrer. C'est là qu'il faut déployer votre intelligence et votre ambition. Amour du travail, frugalité, simplicité, crainte des entreprises téméraires, habileté dans son art, voilà ce qui fait la gloire, la sûreté, la félicité du cultivateur. Avec ces qualités précieuses, dans toutes les situations, sous tous les gouvernements, il peut vivre et prospérer. S'il les abandonne, il est perdu. Eh! regardez autour de vous. Voyez si les plus aisés, les plus heureux ne sont pas ceux qui les ont conservées. Revenons-y, mes chers frères, attachons-nous-y fortement comme à la planche du salut. Apprenons de bonne heure à nos enfants à les chérir. Donnons-leur peu de besoins afin qu'ils aient toujours assez de ressources. Accoutumons leur corps au travail et à la fatigue, en même temps que nous formerons leur cœur à la piété, et ils pourront braver toutes les chances de la vie. Que les mères de famille se pénètrent de ces principes conservateurs. Qu'elles se plaisent à faire régner dans leurs maisons l'ordre et l'économie. C'est le moment en particulier de réformer ce luxe dans les rassemblements et les repas, devenu pour plusieurs familles un joug onéreux, qui achève de les accabler, et dont elles ne savent pas s'affranchir. Il ne s'agirait pas même en ces tristes jours aux plus aisés d'entre nous : s'y livrer, ce serait insulter à la misère publique. Que les pauvres allègent le fardeau de leur détresse en retranchant avec fermeté toutes les convenances prétendues, tous les besoins de la vanité, qu'on jugerait sévèrement chez eux, qui refroidiraient l'intérêt qu'ils inspirent. Qu'embrassant avec un noble courage les vertus de leur

état, ils obtiennent l'estime et captivent la bienveillance. Que ceux à qui il reste plus que le nécessaire, interrogent leur propre cœur, il leur dira que le superflu est la part du pauvre. Oui, mes frères, il faut que la charité se réveille en ces temps malheureux : elle s'allie merveilleusement à la simplicité des mœurs, à l'économie qui lui fournit des ressources plus abondantes. C'est pour se soutenir et s'entr'aider que les hommes se sont réunis les uns aux autres. Quand ils s'isolent, qu'ils voient avec indifférence leurs frères tomber, périr à côté d'eux, la société porte en elle-même le principe de sa ruine ; elle est près de se dissoudre, elle n'est plus qu'un état de guerre intestine. Mais cette belle alliance de la simplicité et de la charité fait sa force et son bonheur. Ici, mes frères, pourquoi ne vous citerais-je pas un trait touchant de prudence et de charité qui nous a été offert par les habitants d'un village voisin ? Apprenant que l'un d'eux était tombé dans les filets de ces hommes infâmes qui dévorent la subsistance de leurs frères, ils vont à lui ; ils se réunissent tous pour le sauver, et au même moment ils se lient tous ensemble par une promesse solennelle de ne jamais contracter ces funestes engagements. Vos maux sont trop grands, je le sais, ils sont trop étendus pour leur appliquer un pareil remède, mais tout grands qu'ils sont, la charité peut les adoucir, les réparer avec le temps. J'aime à reconnaître qu'elle a déjà commencé ; j'aime à reconnaître que ce désir est dans les cœurs, que c'est là l'esprit qui nous anime. Mais en ces jours d'affliction il faut que les entrailles de la charité soient fortement émues ; il faut que l'amour fraternel prenne une activité, une énergie nouvelle ; il faut nous envisager comme formant un même corps, dont quelques membres ne peuvent goûter le bien-être, tandis que les autres sont malades et

souffrants ; il faut préserver, s'il est possible, ceux qui ne sont pas encore perdus ; il faut offrir à tous les malheureux les consolations, les conseils, les secours, les services ; il faut faire en un mot tout ce qui dépend de nous, et la Providence fera le reste.

Si telle est notre conduite, n'en doutez pas, si nous revenons à l'Éternel sincèrement, de tout notre cœur, si nous demandons grâce et miséricorde au nom du Sauveur des hommes, si nous demandons la force dont nous avons besoin pour soumettre nos passions à la loi du Seigneur ; si nous ne *contristons*¹ plus l'Esprit saint qui agit en nous ; en un mot si nous répondons aux appels de celui qui veut nous sauver, si nous profitons des secours de sa grâce pour purifier nos cœurs et pour marcher dans la sainteté, il nous rendra sa faveur ; il sera encore notre Dieu comme il a été le Dieu de nos pères. Voilà la perspective consolante que nous offre l'apôtre dans les paroles de mon texte : *Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous relève quand il en sera temps.* O douce pensée ! quelques abattus que nous soyons, il peut nous relever ; il peut rendre à ces campagnes le calme et la prospérité ; il peut ramener les saisons fertiles ; il peut rendre aux fruits de nos champs leur valeur première, faire cesser cette effrayante disproportion entre les choses que vend le cultivateur et ce qu'il est forcé d'acheter ; il peut faire rentrer l'épée sanglante dans le fourreau ; il peut nous couvrir de sa protection comme d'un bouclier ; il peut nous ménager des ressources imprévues.

Eh ! que ne peut point pour ceux qui l'aiment, pour ceux qui le servent, ce Dieu qui fit souffler jadis un vent frais de la fournaise pour ses fidèles serviteurs ! Confions-

¹ Eph. iv. 30.

nous en ses promesses. Attendons avec patience, car ce n'est pas à nous de savoir *les temps ou les moments que le Père a fixés de sa propre autorité*¹. Demeurons humiliés, assurés qu'il nous délivrera *quand il en sera temps*. Et s'il ne jugeait pas à propos de nous délivrer de l'épreuve, nous pouvons compter au moins sur son secours pour la soutenir. Nous pouvons compter sur les consolations divines de sa grâce, qui change la tristesse en joie et l'affliction en triomphe. Nous pouvons compter sur ses bénédictions spirituelles durant cette vie, et sur les riches compensations de la vie future, sur cette couronne immortelle qu'il réserve à ses élus. Mais, au contraire, que n'avons-nous pas à craindre si nous nous roidissons contre son bras? Rien ne l'irrite plus que de résister et de s'endurcir quand il frappe. C'est le trait que l'Écriture emploie pour peindre le plus méchant des rois de Judas. Lorsque Dieu l'affligeait, il continuait toujours de pécher, Achaz était toujours Achaz. Alors aussi le Seigneur s'éloigne et livre l'homme à la dépravation de son cœur. Alors enfin, aux avertissements de sa tendresse, à ces premiers coups portés à regret par la main d'un père qui demande à être désarmé, succèdent les derniers, les terribles jugements de sa justice.

Maintenant, chrétiens; que ferez-vous? Quel sera le fruit de ces réflexions, le fruit de cette journée? Sera-ce l'amendement, le retour à Dieu, cette conversion, cette conversion qu'il demande? Ah! j'aurais pu le penser autrefois dans ces jours de la jeunesse où le cœur s'ouvre aux illusions de l'espérance; mais quand les années ont apporté avec elles la triste expérience, la triste connaissance des hommes, comment se flatter d'un changement

¹ Act. 1, 7.

général et durable? Non, non; après tant de jeûnes profanés, tant de sommations inutiles, non, je n'attends plus rien. Je sais que ma destinée est de parler sans être écouté, de conjurer sans rien obtenir, de prier, presser, menacer sans ébranler les âmes. Je monte dans cette chaire pénétré des maux que nous souffrons, de ceux qui nous attendent, tremblant sous la main redoutable que je vois étendue sur nos têtes. Je sens ma voix s'éteindre, mon cœur se briser, et mes exhortations, mes instances, ma douleur ne sont pour vous qu'un spectacle; tout au plus produisent-elles une émotion passagère qui s'évanouit à la porte du temple. Et quelle sera la suite de cette insensibilité, de cette impénitence? Parce que nous souffrons beaucoup, vous pensez peut-être que nous ne pouvons souffrir davantage : hélas! nous avons bu quelques gouttes du vin de la colère! la coupe entière peut se répandre sur nous. Eh! n'est-il pas un jour solennel où Dieu punira dans l'éternité ceux que n'auront point corrigé les souffrances du temps? *Par leur endurcissement et par l'impénitence de leur cœur, ne s'amassent-ils pas un trésor de colère pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu?* Et dès ici-bas que n'ont-ils pas à redouter! Grand Dieu! quel sombre avenir se dévoile à mes regards! ma bouche, qui voudrait proférer des bénédictions, ne peut retenir de funestes présages. Ta main s'appesantira-t-elle sur ces campagnes pour consommer leur ruine? Cette génération doit-elle être remplacée par un peuple nouveau, plus simple, plus laborieux, plus fidèle? Nous traiteras-tu, Seigneur, comme ces églises infortunées de la Germanie que la guerre a désolées? Verra-t-on nos hommes faits, nos jeunes gens

¹ Rom. II, 5.

tomber sous le tranchant du fer, nos guérets jonchés de cadavres se changer en tombeaux, et nos moissons brûler avec ceux dont la main les planta? Nous réserves-tu des épreuves d'un autre genre et bien plus terribles? Peut-être cette foi si tiède, si légère, sera mise à l'épreuve. Peut-être l'Éternel fera lever contre notre Église le vent brûlant des tribulations..... Alors, mes chers frères, vous vous rappellerez ce discours. Mes paroles qui ne font sur vous, à cette heure, qu'une faible impression, mes paroles vous sembleront prophétiques. Quelqu'un de vous, peut-être les redira à ses enfants en voyant la calamité fondre sur ces contrées. Ah! dans l'angoisse où me jette cette pensée, que te dirai-je, ô Dieu, vers qui se tournent mes regards? Te dirai-je comme Moïse : *Seigneur! pardonne à ce peuple, et efface-moi du livre de vie*¹. Mais de quel prix serait le dévouement d'un homme faible et pécheur? O Dieu! souviens-toi de tes compassions. Que le sacrifice offert pour nous sur la croix désarme ta colère, Seigneur! C'est aujourd'hui un de ces jours de salut dans lesquels tu te laisses trouver. Nous voici extraordinairement humiliés en ta présence. Dans ce moment tes ministres élèvent comme moi leurs yeux et leurs mains vers le ciel. Ils te disent, comme moi, dans la détresse de leur âme : *Éternel! sauve ton peuple. Sauve-nous, nous périssons*². Ah! daigne exaucer ces vœux, cette ardente prière, auteur de toute grâce! parle toi-même à leur cœur : fais-y naître cette componction, cette crainte de tes jugements, ce recours à ta miséricorde par Jésus-Christ, cette foi qui change les inclinations et la conduite; ce repentir auquel tu ne refuses jamais de faire grâce! *Convertis-nous et nous serons convertis*³. Amen.

¹ Ex. xxxii, 32. — ² Ps. xxviii, 9; Matt. viii, 23. — ³ Lam. v, 21.